

Recherches sociographiques



Ingo KOLBOOM, Marie LIEBER et Edward REICHEL (dirs), *Le Québec : Société et Cultures- Les enjeux identitaires d'une francophonie lointaine*

Françoise Têtu De Labsade

Volume 41, numéro 1, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057332ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057332ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Têtu De Labsade, F. (2000). Compte rendu de [Ingo KOLBOOM, Marie LIEBER et Edward REICHEL (dirs), *Le Québec : Société et Cultures- Les enjeux identitaires d'une francophonie lointaine*]. *Recherches sociographiques*, 41(1), 106-108.
<https://doi.org/10.7202/057332ar>

D'accord, Rudin est dyslexique, il pratique allègrement la citation tronquée et il convient de se méfier de ce qu'il fait dire à autrui. S. Gagnon n'a cependant rien à lui envier là-dessus ! Et toute critiquable soit-elle, *Faire de l'histoire au Québec* n'est pas une « œuvre médiocre » (p. 172) ni un « livre pamphlétaire » (p. 173). Quelle mouche a piqué S. Gagnon ? À ressasser la question, j'en suis venue à penser que Rudin, qui lui a emprunté tacitement deux grandes (fausses) idées directrices – une « école de Laval » et une génération « révisionniste » – n'a pas suffisamment fait de cas de Gagnon l'historiographe. Selon une rhétorique convenue, un auteur se doit de minimiser l'œuvre de ses prédécesseurs pour mousser l'originalité de la sienne. Lisons Rudin : « on ne réfléchissait guère, chez nous, au rapport qui existe entre l'historiographie et la société dans laquelle elle s'est produite » (p. 9) ; « aucun ouvrage n'a encore été consacré à une analyse d'ensemble de l'historiographie québécoise au XX^e siècle » (p. 13) ; « aucun effort sérieux n'a encore été fait pour replacer l'historiographie québécoise dans le cadre global de la discipline historique » (p. 20) ; la Semaine d'histoire du Canada de 1925 « mérite certes davantage que le traitement méprisant que lui accorde Serge Gagnon » (p. 61) ; « au Québec, on a fort peu réfléchi à cette ingérence des jugements de valeur dans le travail de l'historien révisionniste » (p. 247). Et voilà pourquoi (?) S. Gagnon serait à bon droit furax et en a à mauvais escient perdu les pédales.

Nicole GAGNON

Département de sociologie,
Université Laval.

Ingo KOLBOOM, Maria LIEBER et Edward REICHEL (dirs), *Le Québec : Société et Cultures - Les enjeux identitaires d'une francophonie lointaine*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 298 p.

Depuis plusieurs années, les études québécoises sont l'objet de recherches assidues sur le continent américain mais aussi en Europe francophone et en Europe centrale et orientale. Des associations organisent des colloques ; un *Cahier franco-phonie* sur Gaston Miron est sous presse. On retrouve de véritables spécialistes du Québec dans plusieurs universités, notamment en Allemagne. En 1995 s'est tenu à Münster le XXIV^e Congrès des Romanistes allemands dont, pour la première fois, une section multidisciplinaire était intitulée « Le Québec – enjeux d'une Francophonie lointaine ».

Les communications faites cette année-là dans ce cadre ont été réunies en un volume sous la direction de trois Romanistes du CIFRAQS (Centre interdisciplinaire de recherche franco-canadiennes / Québec Saxe) de l'Université de Dresde, Ingo Kolboom, Maria Lieber et Edward Reichel. Le volume de 300 pages en petits caractères est dense et fait avec le sérieux qui caractérise le travail des universitaires allemands. Les allocutions sont souvent suivies d'une bibliographie qui permet au

lecteur de prolonger lui-même le cas échéant la recherche dont il est question. La majorité de auteurs travaillent en Allemagne ; se sont joints à eux quelques universitaires étrangers du Québec ou d'ailleurs.

Après une introduction d'Ingo Kolboom, on a regroupé les communications en trois sections : Lectures historiques et politiques, Lectures littéraires, et Langue et politique. Le volume présente évidemment les forces et les faiblesses de ce genre de publication ; certaines communications intéresseront à plus d'un titre un public non québécois, universitaire bien sûr. D'autres offrent des points de vue européens pour la plupart qui ne manqueront pas d'interpeller les Québécois ; il n'est jamais inutile de se regarder à travers le prisme d'une autre culture. (De mon point de vue, qui reste personnel, j'aurais penché pour le singulier dans le mot « cultures » du titre, d'autant qu'il n'est vraiment question dans ce volume que d'identité et de culture francophones, mais il s'agit là du choix des éditeurs, qui peut aussi se défendre.) Une impression se dégage de l'ensemble des études : une grande densité qui ne va pas parfois sans une certaine lourdeur de style, voire de structure ; c'est le revers de la médaille.

Il est illusoire de vouloir ne serait-ce que mentionner les 21 études. Ingo Kolboom dans « Le Québec : lignes de force et enjeux majeurs » pose la question identitaire en termes d'opposition domination / émancipation, Nord / Sud, sans toutefois « ranger » cette évolution et son devenir dans le cadre ainsi délimité. En conclusion, il propose aux Européens situés entre Maastricht et Sarajevo de se pencher sur la manière dont le Québec « continue à faire face aux problèmes de l'identité nationale dans le cadre de cette nation impossible [qu'est] l'entité Canada - Québec » ; être proposé comme modèle est un honneur mais constitue tout un défi. Kolboom développe plus tard son analyse des « paradoxes fondamentaux de l'identité nationale du Québec » dans son intervention intitulée « Révolution tranquille ou tranquille résignation ».

De la première partie, je retiendrai le travail extrêmement précis de Ugo KEMPF (Fribourg-en-Brisgau) sur « Le Référendum du 30 octobre 1995 au Québec. Résultats et perspectives ». L'étude historique est complète, quasiment exhaustive et d'une remarquable précision. Même les Québécois y puiseront des renseignements fort utiles, ici regroupés en quelques pages. N'aurait-il pas été sage de ranger le texte de H.J. LÜSEBRINK sur la « réécriture de textes métropolitains » dans la deuxième partie du volume (Lectures littéraires) puisque le professeur de Sarebrück analyse les pratiques de réécriture, puis la signification de ces « parodies de classiques » ? Il est vrai que le discours de ce type est par définition multidisciplinaire même si les textes étudiés sont eux d'ordre littéraire.

Dans la deuxième partie, Peter KLAUS a le mérite de se pencher sur la littérature autochtone, d'émergence récente (Georges E. Sioui, An Antane Kapesch, Bernard Assiniwi). D'ailleurs l'ensemble des études de cette partie fait la part belle aux écrivains d'origine non québécoise puisque H.J. GREIF évoque « Le cas des écrivains allophones du Québec » et Doris EIBL, celui de Ying Chen dont le troisième roman *L'Ingratitude* fut finaliste pour le prix Fémina. Des Romanistes passionnés par le Québec ne peuvent ignorer les problèmes soulevés par l'usage de la langue française au Québec et les solutions trouvées par ses locuteurs ; problèmes et

solutions évoqués dans la troisième partie du volume. La politique de la langue a suscité les réactions de Martina DRESCHER et de H.J. PÜTTMANN. Anke GLADISCHEFSKI et Maria Gesina LIEBER font le point sur « La féminisation des noms de métier et des titres au Canada francophone... » en parallèle avec ce qui se passe en France, en Suisse et en Belgique. Elles notent l'avant-gardisme en la matière du Québec, avant-gardisme d'ordre temporel, mais aussi d'ordre qualitatif. Il s'agit dans ce cas « d'un modèle progressiste pour [les autres] pays francophones ». Leur analyse est précise et fouillée, accompagnée, comme dans la plupart des autres textes, d'une bibliographie et, dans leur cas précis, de tableaux sur les emprunts, les homonymes complexes et quelques cas particuliers dans les quatre pays francophones en question.

En conclusion, l'ensemble des communications est extrêmement sérieux et valait la publication. Le lecteur spécialiste du Québec s'étonnera de certains oublis, notamment dans les bibliographies : une communication dans un colloque n'est pas une thèse et le délai de publication ne rend pas justice aux bibliographies. Des erreurs minimes dues à des imprécisions gêneront l'un ou l'autre. Dans les limites du genre, l'effet « courtepoinTE » quasi obligatoire, dont le motif apparaît plus anarchique que structuré, risque d'offrir ici ou là, par manière de surprise, un texte au dessin particulièrement original ou singulièrement satisfaisant.

Un mot également concernant la belle qualité de la langue écrite de la quasi-totalité des textes. Considérant qu'ils sont des personnes dont le français n'est pas la langue maternelle, bien des locuteurs de langue maternelle pourraient prendre modèle sur l'écriture de ces 300 pages.

Il faut surtout se réjouir de ce que les études sur le Québec se soient implantées en Europe avec autant de succès et souhaiter qu'elles continuent à susciter des recherches spécialisées menées avec autant de sûreté de jugement, ce dont le présent ouvrage est la preuve manifeste.

Françoise TÉTU DE LABSADE

*Département des littératures,
Université Laval.*

Julien BAUER, *Le système politique canadien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 127 p. (Que sais-je ?, 3354.)

Depuis les travaux pionniers de David EASTON dans les années 1960 sur la notion de système politique, la plupart des auteurs ne sentent même plus le besoin de définir ce qu'ils entendent par ce concept. Ce qui leur permet habituellement de ratisser large et d'englober une foule de sujets sous ce thème. C'est ce que fait Julien Bauer dans son ouvrage sur *Le système politique canadien* publié dans la célèbre collection « Que sais-je ? ».